

**DEUX MALLES
ET UNE MARMITE**

© 2021 éditions PROJECT'ÎLES.

9, Allée Pablo Casals

87410, Le Palais-sur-vienne

« Les éditions PROJECT'ÎLES reçoivent l'aide de la DAC Mayotte et du Conseil départemental de Mayotte pour la publication de ses livres. »

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Design graphique : Vincent Plisson

Photo de l'auteure : Umar Timol

ISBN : 978-2-493036-05-6

Distribué par : Pollen

POLLEN-LITTÉRAL-DIFFUSION-DISTRIBUTION

61 ZI DU BOIS IMBERT

85280 LA FERRIERE

Imprimé par PULSIO, UE.

ANANDA DEVI

DEUX MALLES ET UNE MARMITE

Essai ९ Fikra

pʻ

PROLOGUE

Cela pourrait être le titre d'un conte de fées, ce qui me semble tout à fait approprié. Grimm, Perrault, les auteurs anonymes des Mille et une nuits et ceux, divinisés, du Ramayana et du Mahabharata. Tous 9 étaient contenus dans la première malle, celle de mon père. Celle de la naissance en écriture.

Au milieu, il y a eu une marmite de riz. Une brûlure et une décharge de violence, qui a fait de moi l'écrivain que je suis.

A la fin, il y a eu une malle inondée. Celle dont ma mère était la gardienne. Feuilletés à vau-l'eau, écrits noyés, mère disparue. Le grand vide de la vie qui m'attendait ensuite, et que je me devais de combler.

Toute une vie d'écriture, en quelques mots ?

Quitte à faire le bilan, pourquoi pas ? Et en s'adressant

à soi, parce que l'on n'a jamais eu d'interlocutrice qui nous connaissait aussi bien. Mon regard, tandis que la vie me fuit, que les années s'accumulent, me dit que le chemin entre cette autre moi et celle que je suis devenue n'est pas si long. Dans mes rêves, je suis toujours jeune, mes enfants encore petits, alors que je suis une grand-mère. Cela me fait rire au matin.

Oh, mais je suis vieille aujourd'hui, chère jeune fille de mes débuts. Et pourtant nous sommes pareilles, toi et moi, avec nos songes voluptueux, notre désir
 10 *d'être autres pour saisir l'impossible, notre nature de caméléon, et la nécessité absolue d'écrire pour vivre, pour survivre, pour exister, pour être...*

Pas si différentes, non. Et les malles et les marmites détiennent la clé de nos soupirs.

1

11

Un monde nous sépare désormais. Impossible à appréhender hors les cadencements d'une mémoire trop souvent défaillante, empêtrée à jamais dans les sables mouvants du ressouvenir. Pas un gouffre, puisque ce monde-là n'est pas un vide mais un *plein* : dans l'espace déversés, les événements, les cassures, les couleurs, les années. Les en-allés. Les enfants. De chair, d'os, d'ombres. Une fresque dessinée à même notre peau, où chaque trait, chaque courbe, chaque ligne, est une ombre portée, le reflet d'une existence : tant de décennies sont passées depuis ce premier instant où, à sept ans, une petite voix a jailli d'entre tes mains : ton premier poème, en français, *Le canari*.

Presque six décennies d'écriture, cela fait beaucoup. De lourdeur et de grâce, dans le corps, dans la tête, dans les phalanges. Dans les chairs, les os, les ombres, les ventres. Qu'aurais-je à te dire que tu ne saches déjà ? Et pourquoi ce besoin de t'écrire, à toi l'adolescente qui décidait sans dire mot à qui que ce soit, y compris à elle-même, qu'elle serait écrivain ?

S'adresser à soi-même par-delà le temps, cette impossible distance, n'est-ce pas là une entreprise terriblement futile, voire une sorte de démente ?

- 12 Mais n'as-tu pas toujours été une aliénée ? (Ce mot, évidemment, a plusieurs sens).

Après tout, tu parlais seule, avec des voix multiples, comme si tu parlais en langues. Tu étais femme, homme, vieillard, arbre, animal, objet. Tu ne savais pas vraiment qui tu étais. Tu te défiais de toi. De ta peau. De tes égratignures. Tu vivais des expériences étranges issues de tes rêves, la nuit : tu dormais peu, mal, mais ils te nourrissaient de folies, parfois enfantines - un oiseau courait sur ton bras, te chatouillant de ses petites pattes, puis s'installait dans tes cheveux - parfois terriblement adultes - tu étais au fond d'un puits, les poignets attachés à une chaîne. Au fond d'un puits attachée, tu criais sans être entendue. Les échos de la pierre te renvoyaient

dix voix, cent, toutes différentes. Tu étais tout entière dans ton corps. Le monde ne t'entendait pas, mais l'écriture, si.

Le monde passait par cette peau-là, cette soyeuse doublure, cette douloureuse soierie qui était une sorte d'exil. Le monde te pénétrait par tous les pores. Et, tremblante, vivante, tu l'accueillais tout entier, tout entière. En langues, comme une sorcière.

Parce que tu choisissais de ne parler ni te confier à personne, de ne pas partager tes doutes ni tes 13 attentes ni les étranges soifs de tes sens, j'aurais voulu avoir été là pour toi, juste une présence, solide et nécessaire. Juste pour te dire que tu ne faisais pas fausse route même lorsque tu avais dans la bouche le goût cendreux de ces peurs - dont tu regorgeais sans raison et que tu tenterais de régurgiter dans tes livres - les chemins tortueux que tu suivais sans savoir où ils te conduisaient, la poursuite d'invisibles qui te fascinaient tant et te terrorisaient tout autant. Les monstres n'étaient jamais loin. Ils t'attiraient. A chaque détour de la route, ils t'attendaient. Plus ils étaient invisibles, plus leurs formes imaginées étaient sublimes.